

CHAMPION ?

Si je vivais aux Etats-Unis, j'aurais choisi football américain. J'aurais pris ma place dans l'équipe et on m'aurait respecté. Peut-être même que je serais devenu capitaine et qu'on m'aurait offert une place à l'université.

Mais j'ai grandi à Noisy. Mon père bosse dans une imprimerie, ma mère cuisine des lasagnes comme personne, ma petite sœur est relou et j'ai des sales notes. Déjà au collège, mes profs se braquaient parce que j'allais m'entraîner à la piscine matin et soir, que je mangeais des bananes en cours et que je somnolais en maths. Leur regard témoignait au mieux de l'incompréhension, au pire de la pitié.

J'ai donc été catalogué comme le mec musclé mais médiocre et ultra timide. On me fout la paix parce que j'ai l'excuse de la natation mais tant que je ne suis pas Léon Marchand, faut pas espérer avoir les encouragements de qui que ce soit.

Qui que ce soit sauf elle.

De tout le lycée, Lena est la seule à avoir les cheveux courts, pas lisses et pas coiffés qui laissent voir un maximum de sa peau aux reflets de pêche et de son sourire quand il veut bien se montrer. Lena est intelligente, bien plus que moi, genre première de la classe. Lorsqu'un prof l'interroge en cours, elle ne rougit pas et elle répond juste, sans en rajouter. Lena ne fait partie d'aucune bande alors que les autres filles parlent trop fort et se taclent entre elles. Je ne lui connais pas d'amies à la vie à la mort, pas d'ennemis jurés non plus. Comme elle est souvent seule, ça me fait penser qu'elle se suffit à elle-même et qu'on pourrait avoir des points communs.

J'ai passé l'année de seconde à tenter de l'approcher. J'ai bossé comme un fou pour ça. J'ai calculé comment entrer au bon moment dans la classe pour m'asseoir à côté d'elle. J'ai regardé ce qu'elle mangeait à la cantine pour déposer la même chose sur mon plateau. Peu à peu, on s'est rapprochés sans vraiment se parler, une reptation silencieuse qu'on a entrepris l'un vers l'autre. Un micro-sourire dans l'escalier, une tache finale d'anglais à bosser ensemble, nos mains qui se touchent en E.P.S., partager nos AirPod dans le car pour qu'elle me fasse découvrir Frisky, un truc qu'elle écoutait en boucle et que je n'avais jamais entendu. Tous ces petits gestes imperceptibles, calculés, répétés pour arriver, le 27 juin, à ce baiser indescriptible qui m'a fait l'effet d'une éternité de coton. Tout mon été en stage en centre régional a été peuplé de ce souvenir.

Le jour de la rentrée, je l'ai retrouvée en première avec l'unique espoir que ce petit feu d'artifice se reproduise. J'ai réfléchi, longtemps et beaucoup, à la manière de lui faire savoir que je n'avais pas oublié notre étreinte.

Lorsque notre nouveau délégué a organisé une fête dans sa grande baraque, le dernier samedi soir de septembre, je me suis dit que le moment était venu de l'approcher à nouveau.

Mon plan était limpide. J'ai glissé un message sur son plateau à la cantine pour lui donner rendez-vous le soir de la fête en ajoutant que je ne lui voulais aucun mal, que j'étais impatient mais pas pressé. Je lui demandais de me rejoindre à 23h, dans la chambre du délégué qui nous accueillait chez lui. Aucune importance si je ne savais pas où la chambre se trouvait ni à quoi elle ressemblait.

Je suis arrivé dans les premiers, j'ai serré quelques mains et j'ai répondu vite fait sur mes derniers succès en natation. J'ai bu du Coca et j'ai pas mal tourné en rond. Une heure interminable s'est écoulée avant qu'elle n'arrive. Elle a déambulé jusqu'à la cuisine, à l'aise entre les grappes d'élèves, sans forcer sa nature, sirotant une vodka-pomme ou deux. De temps en temps, elle accrochait son sourire à mes yeux pour que je comprenne bien qu'elle savait et qu'elle me rejoindrait à l'heure dite. Avec son air de ne pas y toucher, elle a demandé à visiter les lieux. Le délégué lui a montré sa chambre, tout au fond du couloir avec un lit encombré de vestes et de sacs.

Après avoir donné mon maximum en termes de sociabilité, j'ai rejoint la chambre. Il me restait encore trente minutes avant notre heure alors je me suis planqué dans l'un des angles de la pièce. Lorsque quelqu'un entrait pour poser son manteau sur le lit, je disparaissais derrière la porte et je devenais invisible. De là où j'étais, j'apercevais le blouson qu'il laissait dans la pièce, parfois le bout de sa chaussure. Et lorsqu'il repartait, le décor du lit jonché de fringues apparaissait de nouveau. Trois fois de suite, la porte s'est ouverte puis refermée. De l'autre côté, je me tenais prêt, le cœur plus rapide qu'après un cent mètres papillon, les mots que j'avais préparés palpitant au bord de mes lèvres.

23h est arrivé et Léna n'était toujours pas là. J'ai attendu encore. Même si nous n'avions pas échangé de mots, j'étais certain d'avoir lu dans son regard qu'elle viendrait. Mais les minutes s'enchaînaient et la déception prenait peu à peu toute la place dans mon cœur.

Et puis la porte s'est ouverte à nouveau, moins nettement que les fois précédentes. La poignée semblait servir de canne à Léna, elle s'y est retenue une bonne minute avant de tituber. Elle tenait à peine debout. Il lui a fallu du temps et de la concentration pour chanceler jusqu'au lit. Chaque pas semblait une épreuve.

Elle s'est affalée sur le ventre, sans un mot. J'ai vu ses paupières papillonner et se fermer puis elle s'est mise à ronfler profondément.

J'étais là, comme un con, empêtré dans mes sentiments. Je n'allais quand même pas lui sauter dessus ni la réveiller. Mon plan prenait l'eau et je ne voyais pas d'autre issue que de quitter cette pièce et cette maudite fête à laquelle je n'étais venu que pour elle.

Je m'apprêtais à sortir de ma planque lorsque la porte s'est à nouveau ouverte brusquement et m'a plaqué contre le mur, la visibilité réduite au minimum. J'apercevais Léna, sa tête de moineau, ses cheveux courts ébouriffés, sa bouche déformée par un sommeil trop lourd pour être honnête et ses épaules qui se soulevaient au rythme de sa respiration. Le fait de ne rien voir exacerbat les sons. Le cliquetis de la ceinture.

L'étui déchiqueté du préservatif.

Le frottement de la culotte de Léna qui glisse sur ses cuisses.

Ses ronflements à elle.

Ses gémissements à lui.

Ses mots qu'il chuchotait, comme une litanie.

On fait ça en scred, bébé, tu t'en souviendras même pas. T'es trop bonne, bébé. Putain, bouge pas, Leïla. En scred, t'auras aucun souvenir.

Le connard ne connaissait même pas son prénom.

De lui, je ne voyais qu'une main, posée sur la nuque de Lena, prolongée d'un poignet sur lequel brillait une gourmette argentée.

Au rythme de ses coups de boutoir, la tête de Lena allait et venait sur le matelas, ses yeux toujours fermés, la gourmette roulant en cadence sur le poignet du mec.

Derrière la porte, je contenais la nausée qui m'assaillait. Pour tout un tas de raisons minables, je retenais mon souffle et ne bougeais plus d'un millimètre. J'avais peur qu'il devienne plus violent si je me manifestais. J'angoissais qu'il la frappe. Je craignais qu'un ou plusieurs types épient la scène depuis le couloir, la filment peut-être, prêts à nous faire la peau. Et par-dessus tout, j'espérais que le sommeil profond dans lequel elle était plongée la protégerait, qu'elle ne se souviendrait de rien. Comme un gros égoïste, je voulais qu'elle ne me voit pas à l'avenir comme le seul témoin de son viol.

Le type sans visage a couiné un peu plus fort et s'est barré. Lui qui avait laissé la porte ouverte le temps de tirer son coup a pris le temps de la refermer derrière lui. J'avais vue sur Lena, allongée de tout son long, étrangère à elle-même. Je suis resté là jusqu'à la fin de la soirée, à la regarder sans pouvoir retenir les larmes de honte qui roulaient sur mes joues.

Les uns après les autres, les invités ont récupéré leurs affaires, jetant parfois un œil amusé à Lena. Sa pote Maylis l'a finalement soulevée par les épaules et l'a trainée jusqu'à la voiture de ses parents.

Le lundi suivant, on était tous en cours, nous les trente-trois élèves de la première G4. Treize garçons dont moi et vingt filles dont Lena, assise au premier rang. De temps en temps, elle me regardait d'un air vaguement désolé, de l'air de dire qu'on remettrait notre rencontre à une autre fête. Je n'avais pas l'impression qu'elle se souvenait de quoi que ce soit, ce qui me soulageait un peu, sans pour autant me laisser en paix.

Je n'avais plus qu'un seul objectif, retrouver l'enfoiré qui l'avait violée et le tuer. J'aurais bien aimé vous dire que j'avais l'intention d'aller lui parler, de lui mettre un coup de tête ou de le dénoncer aux flics. Mais ça n'était pas mon plan. Je voulais le buter, point barre, en le saignant à blanc avec un couteau que j'avais récupéré dans la cuisine de ma mère.

J'ai scruté les poignets des seize mecs de ma classe chaque jour. Dès qu'un des gars levait la main, je fixais son avant-bras. Dès que l'un d'eux ouvrait la porte d'une salle, mon regard dérivait vers la main qui actionnait la poignée. Mais rien. L'automne s'est installé sans prévenir et les mecs gardaient tous leurs sweats en permanence.

Pourtant, à l'un des cours d'E.P.S., tout a basculé. En me changeant dans les vestiaires, j'ai vu une gourmette au poignet de Gaëtan, en argent, un peu lâche. J'ai senti la décharge d'adrénaline au creux de mon ventre, comme avant les courses importantes. C'était maintenant qu'il fallait cesser d'être une mauviette. Sans trembler, j'ai chopé mon arme dans mon sac et j'ai marché vers lui direct, mon couteau à la main, ma main derrière mon dos. Sauf qu'au moment où je m'approchais, Sofiane et Louis sont arrivés et ont enlevé leur tee-shirt pour se

changer eux aussi. Tous les trois arboraient le même bracelet. Je me suis stoppé net. La main moite toujours posée sur le manche du couteau, j'ai reculé en manquant de me casser la gueule et j'ai demandé pourquoi ils avaient tous les trois ce bracelet à la con. La réponse est sortie de la bouche de Sofiane comme un crachat.

- Cette gourmette, mec, tu l'obtiens seulement si t'as plus de dix-huit de moyenne en maths, avec Madame Quintard. C'est seulement pour les trois hommes supérieurs que nous sommes. Toi, t'as pas assez de neurones pour y prétendre.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai redoublé d'attention. Je n'avais plus que trois suspects, j'allais bien finir par trouver un indice me permettant de confondre le violeur de Lena. Je regardais leurs mains à la dérobée et j'essayais de me souvenir de celles qui maintenaient le cou de Lena. Je fermais les yeux à m'en faire péter la cervelle pour me repasser la scène qui commençait à s'estomper. Le soir, je dessinais sur des feuillets ce dont je croyais me souvenir mais le résultat me dépitait à chaque fois. Tout se confondait, je n'en dormais plus, mes résultats en natation s'effondraient.

A Noël, j'étais persuadé que la main que je cherchais avait les ongles rongés, comme ceux de Sofiane. En février, c'était l'évidence même que la veine turgescente sur la main droite de Louis était exactement la même que celle du violeur. Aux vacances de Pâques, fallait buter Gaëtan parce que ses phalanges avaient exactement la même taille que celles qui avaient déshabillé Lena et lui avaient broyé le cou. J'étais de plus en plus paumé et le temps jouait en ma défaveur. Les souvenirs se faisaient de plus en plus flous. Je perdais l'espoir et la volonté.

Le mois de mai est arrivé avec tous ces jours fériés. Les trois connards frimaient avec leur gourmette et leurs bons résultats. Y'avait plus que deux semaines avant qu'on passe le bac français. J'oubliais parfois de glisser mon arme dans mon sac. J'y croyais plus vraiment.

Pour le dernier cours, Mme Quintard a proposé un concours d'exercices dont les profs de maths ont le secret. Il fallait se mettre en binôme garçon-fille. Elle a demandé aux trois premiers de la classe de choisir leur partenaire, comme si une bonne moyenne donnait des droits.

Gaëtan s'est marré et, d'un air de défi, lui a répondu.

-Hey Madame, j'me mets avec Leïla, c'est la meilleure en maths.